



PRIX LITTÉRAIRE DAMASE-POTVIN

2012
Textes

Catégorie jeunesse

1^{er} prix :

The bitter end par *Marianne Lachance*

2^e prix :

Les joies et le peines (surtout les peines) d'Albert Fitzgerald par *Kevin Lambert*

3^e prix :

Euphorie par *Mathieu Vézina*

Catégorie adulte

1^{er} prix :

Déraillement par *Noémie Dumont*

2^e prix :

Le passager par *Stéphanie Tremblay*

3^e prix :

Saguenay, 462 km par *Catherine Thériault*

Mention spéciale :

Uapukun par *Marie-Andrée Gill*

THÈME

Retour

- 1^{er} prix -
Catégorie jeunesse

Marianne Lachance

THE BITTER END

« Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville. »

-Verlaine

« Les hommes sont des oiseaux de passage. »

-Shakespeare

Le vent était beaucoup trop froid, ce soir-là encore. L'hiver s'éternisait sans gêne aucune sur le mois d'avril – et s'éterniserait sur une bonne moitié de mai, prédisait-on sombrement dans tout le pays – et l'haleine froide du vent du Nord soufflait sans pitié au visage de la jeune femme qui venait d'ouvrir d'un geste brusque la porte-patio de sa chambre pour tituber sur son balcon. Mais ni les rafales glaciales, ni la pénombre nocturne qui avaient envahi le ciel depuis longtemps ne semblaient même avoir été remarquées par la silhouette voûtée qui venait de s'effondrer sur le garde-fou avec un son rageur, à mi-chemin entre cri et gémississement.

Garde-fou... oh, la rambarde de fer du balcon portait terriblement bien son nom à l'heure actuelle... parce que la lueur qui brillait à l'instant dans les yeux de la jeune femme n'avait rien, absolument rien de raisonnable. Un peu de douleur, beaucoup de désespoir, un rien de confusion... et l'arrière-goût amer d'un sourire plus grimaçant et nerveux qu'amusé sur ses lèvres tremblantes.

« *On a une seule vie à vivre...* »

L'ombre svelte sur le balcon s'effondra à moitié sur la barrière au son, pourtant léger et paisible, de la voix de son oncle, en provenance de la porte qu'elle n'avait pas pris la peine de fermer derrière elle.

« Je suis *désolée* », gémit-elle, pour la millième fois peut-être, sa voix rendue quasiment inaudible sous les gémissements du vent – ce qu'elle ne parut même pas considérer, occupée qu'elle était à essuyer d'un geste tremblant les larmes qui avaient sournoisement glissé sur ses joues.

Il n'y eut aucune réponse en provenance de l'intérieur de la maison, et elle laissa échapper un nouveau sanglot, réitérant ses excuses – en vain, une nouvelle fois. Ses pleurs se mêlèrent d'un rire douloureux, dépourvu de toute joie. Évidemment. Comment son oncle aurait-il pu répondre à ce qu'elle lui disait? Il était *mort!* Elle s'en était elle-même assurée, à peine un mois plus tôt. Ça ne pouvait pas être...

« *On a une seule vie à vivre.* »

Elle ferma résolument les yeux, crispa ses mains moites sur la barrière avec l'énergie du désespoir. Elle était agitée de violents tremblements, aussi, qui n'avaient pas nécessairement grand-chose à voir avec l'air glacial de la nuit. La culpabilité qui lui appuyait sur l'estomac était beaucoup, beaucoup moins supportable que le vent froid.

C'était la voix de son oncle Émile, au Diable ce dont elle s'était assuré. Une part de son esprit ne pouvait qu'être – amèrement – amusée par la constatation. Même mort, son vieil oncle ne pouvait se plier à un argument aussi banal que celui de la logique – qui voulait que les cadavres, en règle générale, se taisent. Même mort, il revenait, toujours, tout le temps, dans son esprit. Même mort, ce vieux cinglé continuait de lancer allègrement sa philosophie de vie à travers tout son manoir.

« *On a un seule vie à vivre.* »

Et si la phrase avait sonné comme une incitation au bonheur quelques semaines auparavant, là, les reproches se faisaient clairement entendre dans les intonations pourtant enthousiastes. Une seule vie à vivre. Et elle la lui avait arrachée, sa vie. Au nom de quelque chose d'aussi stupide que de l'argent. Elle avait *tué* son oncle, son unique parent et bienfaiteur depuis aussi loin qu'elle s'en rappelait. Parce qu'il était cinglé et gaspillait *son* héritage en choses inutiles. Des tableaux ridicules, des animaux exotiques, des voitures de collection...

« *On a une seule vie à vivre, Chloé!* »

Un meurtre parfait. Personne ne l'avait soupçonnée. Personne. Un travail d'assassin minutieux, quasi professionnel.

À un détail près.

Elle aimait ce vieux cinglé. Ni la fortune, ni les regrets n'effaçaient ou n'effaceraient le son de sa voix de ses oreilles. Elle aurait dû savoir qu'elle regretterait. Elle aurait dû se douter qu'elle n'avait pas l'âme d'une tueuse. Qu'elle serait incapable d'être heureuse dans ce manoir désormais trop vide.

Le vent se leva une nouvelle fois, encore plus violemment, faisant ployer les arbres de la forêt qui isolait le manoir du reste de l'univers. Personne ne venait ici. Elle n'avait entendu que la voix de son oncle depuis des jours. Et alors qu'elle enjambait le garde-fou, avec des gestes lents et maladroits de somnambule, elle se demanda brièvement après combien de temps quelqu'un viendrait la trouver.

« *Une seule vie à vivre.* »

La voix fut couverte par le gémissement du vent, mais elle ne la manqua pas. Les mots résonnaient à ses oreilles depuis trop longtemps, de toute façon, pour qu'elle puisse les ignorer. Sa deuxième jambe passa la barrière, et le vent se fit encore plus tangible, presque physique.

« *Chloé, une vie à vivre, Chloé.* »

« Je sais », souffla-t-elle, tout bas, pour elle-même, sans essuyer ses larmes, cette fois. Puis elle laissa ses mains moites glisser sur le fer de la rambarde.

La cabane à outils, deux étages plus bas, émit un fracas particulièrement violent quand elle fut percutée par le corps. À l'intérieur de la maison, perplexe, le vieil ara de l'oncle Émile cessa un bref instant de lisser ses plumes pour guetter de nouveaux éclats sonores, avant de reprendre sa toilette avec désintérêt, répétant à intervalles réguliers les seules phrases qu'il avait en répertoire.

- 2^e prix -
Catégorie jeunesse

Kevin Lambert

LES JOIES ET LES PEINES (SUTOUT LES PEINES) D'ALBERT FITZGERALD

Albert Fitzgerald était un homme. Il avait pour occupation la tonte de moutons. Tous les jours il tondait ses moutons. Albert Fitzgerald était une femme. Elle avait pour occupation la cuisine. Tous les concours auxquels elle participait, elle les remportait aisément.

Maintenant, je vais vous décrire mon quartier. Voilà. C'est tout. Vous n'avez plus qu'à imaginer. Vous les voyez les grandes marches de métal qui permettent l'accès au deuxième étage de cet immeuble brunâtre. Vous les voyez, les chats sans domicile fixe qui s'entretuent pour une boîte de sardines. Vous voyez la dame du sixième étage, appartement B. Non vous ne la voyez pas, elle est morte. Tuée par le marchand de fleurs de la plage ! Vous voyez Albert Fitzgerald le tondeur de moutons dans son petit appartement jaune. Il se balance au bout de sa corde. Il s'est pendu quand il a appris que la dame dont il était amoureux portait le même nom que lui. Il l'a appris dans le journal, dans la nécrologie. C'est en se rendant à un concours de cuisine qu'Albert Fitzgerald s'est fait rouler dessus par un camion. Celle qui aimait tant cuisiner ne se doutait pas qu'elle terminerait sa vie en crêpe. Albert Fitzgerald était tombé amoureux de son homonyme dans un café alors qu'il buvait un thé, elle un café. À sa mort, le pauvre Albert a pris un coup de vieux et a décidé de s'accrocher à la vie dans sa garde-robe. On les a empaillés et exposés dans le sous-sol de l'église. C'est une tragédie moderne !

Je ne reparlerai plus d'Albert Fitzgerald, ni de l'un ni de l'autre, car ce serait, il me semble, une perte de temps.

Un jour on m'a demandé l'heure et j'ai menti. Je voulais détruire l'humanité. Détruire l'humanité heure après heure. Une petite destruction. Une belle petite destruction. Le problème c'est que, quand on détruit une heure, il reste soixante minutes. Soixante minutes ! Alors ça nous prend soixante fois plus de temps,

détruire l'humanité. Même quand on détruit les minutes, il reste les secondes. Soixante secondes pour chacune des soixante minutes. Ça fait au moins mille destructions. Combien de destructions ça prend pour détruire l'humanité ? Ça prend des microsecondes de destruction, des nanosecondes de destruction et des zeptosecondes de destruction. Ça se détruit avec le temps, une humanité. C'est long, c'est infini, et l'infini, c'est long. Il faudrait s'y mettre à plusieurs, mais alors c'est la gestion et tout... La pérennité de l'humanité, c'est question de gestion.

Dans la vie, on revient toujours au cirque. On croit changer, évoluer et avancer, puis suffit d'un aboiement dans la nuit et on recule, on s'accule et on coagule. C'est fauve quand on déambule sous le follicule modulaire du cirque. Le chapiteau de laiton emprisonne l'air, la chair et la poussière. On retombe dans cet univers piétonnier, on s'y fracasse la carcasse et tout. C'est dégueulasse, le cirque. C'est altérant. On s'évapore dans l'épaisseur, dans les lourdeurs atmosphériques. Les sourires nous fendent les ongles, nous saignent, nous sondent. C'est avilissant. On bafouille et on miaule, souvent. On voltige notre malheur, on catapulte nos anabases. C'est un nirvana psycho-tropical. Attention de ne pas s'enfermer dans les fêlures du tapis, du tapis du chat d'Iran, du shah d'Irlande. Du tapis fleuri. Notre corps est bataillon et on ressent des choses humaines. C'est une odyssee de la chose humaine ! C'est la comédie de tous les fantasmes. Des fantasmes félins. Des fantasmes de tigre à harmonica, des fantasmes de lionceaux suicidaires, des fantasmes de panthères ambiophoniques. C'est animalier, la fêlure humaine. C'est félin, au fond. Quand la lumière des projecteurs nous plaque au fond de nous-mêmes, nos yeux brillent des entrailles de nos ancêtres. Comme des fauves. On est revenu au cirque et c'est trop tard maintenant. Nous sommes les héros et notre héroïne, on se la pique à coups d'arabesque, on se la shoote à coups de canon. Tous les héros ont leur héroïne. Nous serons tous des hommes-canons, aujourd'hui ou demain. Des félins hommes-canons qui se catapultent vers des contrats métaphysiques. C'est la crique du désespoir, gare au pavillon noir. Mon pavillon à moi il est doré, doré de la beauté. Doré comme le ciel, doré comme la mer, doré comme ce qui se trouve au bout du monde et qu'on ne connaît qu'à cause des encyclopédies. Doré comme le mythe, le mythe doré d'une peau, d'un pelage. D'une jungle encyclopédique. Doré comme Hercule, au fond ! Hercule qui tue le lion

pour porter sa peau. Son pelage, je voulais dire son pelage. Un animal a un pelage, comme il a une gueule, et non une bouche. Sinon ce serait le chaos. Hercule est un demi-dieu du cirque. Hercule a deux moitiés. Deux hémisphères. Deux hémihumanités. Tout le monde est comme Hercule, au fond, donc tout le monde est Hercule. Hercule est un héros héroïnomane, le premier peut-être. Il s'injecte de l'immortalité. Immortalité est près d'immoralité. À un thé près. Albert Fitzgerald était tombé amoureux de son homonyme dans un café alors qu'il buvait un thé, elle un café, comme je vous disais. Ils ne savaient pas qu'Hercule se trouvait lui aussi assis dans ce café. Pas le café d'Alfred Fitzgerald, vous aviez compris. Hercule était assis dans le café et embrassait son héroïne. Je t'aime mon minou. Quétainnerie. C'est embarrassant et embrasant et tout. Hercule est demi-dieu, demi-quétainnerie. Ça exaspère son héroïne, sa belle héroïne. Elle a des yeux de lynx et elle voit le mitraillage du pelage d'Hercule. De la peau, je voulais dire, de la peau. Et Albert Fitzgerald buvait son thé en méditant des questions d'immoralité. Un beau thé doré qui sent la fleur de peau. Il regardait Hercule le demi-dieu, demi-quétainnerie, grec, médisant son héroïne à coups de cuiller. Il cogitait sur l'immoralité des choses, Albert Fitzgerald. Pas lui, l'autre, avec le café. Lui pensait fidélité et félicité. Lui pensait fatalité du destin. Les fêlures du destin grec. Les fêlures du destin d'Hercule le carnassier, Hercule qui porte la peau du lion sauvage, du lion de Némée. Némée, c'était le nom du café, et dans le café il y avait deux Albert Fitzgerald, un Hercule les yeux plein d'héroïne et un lion mort. Tous se sont jetés dans la bouche du lion, c'est tragique. Ils sont revenus au cirque, c'est tragédique. Comme je vous disais, Albert Fitzgerald était tombé amoureux de son homonyme dans un café alors qu'il buvait un thé, elle un café. Comme je vous le disais, Hercule n'existe pas.

J'avais dit que je ne reparlerais pas d'Albert Fitzgerald, ni de l'un, ni de l'autre, pour cause de perte de temps. Alors voilà, pour cause de perte de temps, je l'ai fait. Je me suis parqué en double, en temps-double. Je suis le roi des animaux.

EUPHORIE

Emporté. Vers la mer. Vers le ciel. À l'intérieur même du monde. Emporté dans une avalanche de malheurs. Dans un tourbillon d'horreur, de transfiguration, de perte, de dégoût. Brisé. En mille miettes, en petits morceaux, éparpillés sur le sol chaud de cette journée d'été. Derrière la douce brise se cache mon âme, ensevelie sous l'épaisseur des trente-trois degrés Celsius qui accompagnent mon corps dénué de tout désir, de tout muscle, de tout os. Concentré. Des bruits, les buissons, les arbres, les feuilles se frottant l'une à l'autre, la vapeur d'eau s'échappant du sol, desséchant la terre encore humide de rosée. Le bruit du vent, doux sifflement aux oreilles. Le tintamarre des voitures, des piétons qui discutent de la météo, de la santé d'un parent, de ces choses qui reviennent toujours dans les discussions entre amis. Le bruit de ma respiration, lente, désuète, rauque, presque inexistante. Les insectes. Chassés, ils rappliquent aussitôt, toujours avides de renifler le sang, l'amidon, les restes de nourriture incrustés dans nos doigts, attirés par notre odeur, notre déodorant, notre parfum, notre savon, notre shampoing, notre revitalisant, notre fixatif. Le ciel bleu. Les nuages. Se mouvant, voyageant, se dissolvant comme des atomes, comme des molécules à l'aube d'une réaction chimique destructrice, comme les feuilles, comme les amours, comme les amis, comme la vie faite de déchirures qui nous pousse à nous lever chaque jour, à enfiler nos vêtements, à nous brosser les dents, à partir dans l'espoir incertain de trouver, en cette nouvelle journée, la véritable essence de notre vie. En vain. La recherche exténuée. Puis ça recommence, jusqu'au jour où tout s'arrête, pour ne plus jamais recommencer. Le gravier bouge sous ma tête, les particules s'incrustent dans mes cheveux et les entremêlent, se rendent jusqu'à ma peau, tentent vainement de s'immiscer à l'intérieur de mon crâne, échouent, reculent, brisées par le dégoût de l'échec. Mon corps se meut, comme pour s'empêcher de fusionner

avec le sol. Le soleil plombe, au loin. C'est l'après-midi. Il brûle ma peau, puis, caché par un nuage, s'estompe comme pour me laisser un temps de répit. Ce soir, il partira, laissera sa place à la reine lune, puis reviendra le matin, pour éclairer de ses rayons cette Terre qu'il domine. Je tourne la tête : un escargot. Il me dit, avec sa voix d'escargot.

Je ne sais pas si tu vois, toi, avec tes yeux d'homme, mais pour ma part, je serais bien sot de ne pas t'avertir de ce détail. J'ai un ami, un corbeau, qui m'a promis qu'une grande plaie s'abattra sur le monde ce soir. Il m'a juré, en me désignant le sol de ses ailes de corbeau, que tout ce que je voyais aujourd'hui, je le voyais pour la dernière fois, parce que demain, tout aurait changé. Il m'a dit que demain, le monde se lèverait d'un autre œil. Puis, mes antennes d'escargot ont remarqué que, près de lui, se tenait un pigeon. Celui-ci, assuré, m'a dit avec son bec de pigeon que, dès demain, des milliers de personnes comme toi se lèveraient et qu'en chœur elles chanteraient une complainte. Cette complainte, m'a-t-il dit, serait la même pour chacun de vous. Le monde changera demain. C'est ce qu'il m'a dit.

Et voilà parti l'escargot. De nouvelles odeurs envahissent l'espace, infectent l'air. Les grills s'allument et laissent s'échapper des senteurs de gaz, de viande, de braises, de feu. Irrité. Je me retourne, face au sol mouillé par ma sueur. J'ouvre les yeux. Noir. Un noir complet, étanche, épais. Une couleur horrible, brûlée, infâme. Je me surprends à apprécier cette vue, puisque je peux y apposer mes propres couleurs, mes propres idées. Je m'imagine l'escargot, le corbeau et le pigeon, ensemble au pied d'un arbre, m'accueillant chaleureusement, me souriant, hilares. Le noir du sol devient mon tableau et je suis son artiste. D'un geste de pupille, je peins les scénarios de ma vie, de ce jour fructueux, de cette joie m'envahissant et profondément ancrée dans mes veines, dans mes organes, dans ma chair. Je ferme les yeux, le tableau s'efface, puis je recommence. Je revis toute ma journée, je fais revenir les odeurs, les images, les sons, les sentiments. Ma joie, ma peine, l'horreur. D'un clignement d'œil, je peux tout recommencer, tout remodeler selon mes désirs, selon mes envies. Distorsion. Désirs. Désespoirs. L'alphabet de mes rêves, de ma vie entière.

Je me lève, las de mon manège euphorique, et je me retrouve chez moi, rouge de brûlure et empli d'appréhension. C'est fini, pour de bon. Le soleil reviendra demain, comme la brise, la rosée, la sécheresse d'après-midi, mais ce sera sans moi. Demain, je ne serai plus là. Demain, dans un chœur, j'entamerai cette complainte dont l'escargot m'a parlé. Après cette nuit, tout changera, tout sera fini, car l'aube, des milliers de personnes se lèveront pour retrouver leurs chaises, leurs pupitres et leurs amis, pour rejoindre, dans une sorte de danse, la réalité qu'ils ont difficilement oubliée.

DÉRAILLEMENT

Le paysage défile sous ses yeux... non, il ne défile pas; il se dévide, se désarticule, se décompose. Dès qu'il entre dans son esprit, il en est extirpé par les limaces qui rongent sa mémoire, formant des cratères où s'engouffrent les images fixes de ses souvenirs lointains et récents. Ses doigts pressés contre la vitre glacée du compartiment cherchent à saisir les contours fuyants, les couleurs estompées et les textures détachées. Son regard alourdi par la fatigue et la douleur glisse au fil des montagnes, des champs et des bêtes solitaires qui apparaissent derrière le rideau de pluie. À un certain moment, il pense saisir une odeur de fleurs séchées, mais celle-ci, fugace, est remplacée par l'odeur dépouillée et salée de l'averse. Elle n'est plus qu'un souvenir... ou bien n'avait-elle été qu'un souvenir depuis le début?

Une secousse brève et violente ébranle le compartiment une première fois. Puis, une seconde. Sa main, tordue, retombe sur son genou. Ses doigts sont perpétuellement victimes d'un tremblement qui transforme tout geste précis en calvaire. Sur le dos de sa main, les veines dessinent des arabesques et de petites cicatrices blanches font paraître sa peau encore plus mince. Du papier de soie que des enfants imaginaires se sont amusés à froisser. Il presse sa paume humide et froide contre son front dans une vaine tentative de faire fuir le mal de tête qui le martèle depuis des heures et de ramener à lui quelques souvenirs clairs.

Quelque part dans son esprit, par-delà des images disloquées qui se soustraient à lui comme de l'eau glissant entre les doigts d'une main, il s'accroche au nom d'une ville. Bientôt, lorsque le train l'aura conduit à destination, il pourra relâcher ce fragment d'information qui exige tant de concentration de sa part. Pour le moment, il s'y cramponne du mieux qu'il peut.

Sur la banquette opposée à la sienne, une femme et sa fille regardent elles aussi par la fenêtre, un masque de sérénité prêt à s'envoler en éclats peint sur leurs

visages doux. Par moments, il leur arrive de discuter à voix basse. Elles hochent alors de la tête et lui lancent des regards désintéressés. Les mots le traversent, le bercent, mais les rires qui s'ensuivent lui criblent les yeux de souvenirs en noir et blanc. Ceux-ci s'écoulent au ralenti et s'effritent avant de s'écrouler. Parfois, ils subsistent assez longtemps pour qu'une main glacée lui serre le cœur. Ils s'éparpillent dans sa tête; certaines parties s'effacent ou se rafistolent comme bon leur semble, dans un ordre à la cohérence déficiente.

Lui aussi, il est déficient. Déficient de son passé qui lui joue des tours. Une pièce de théâtre grotesque qui ne se lie à lui que par des émotions redondantes. Dans ce collage étrange ne se manifestent pourtant que de bons souvenirs. Des odeurs enivrantes, des visages heureux, des paroles douces et un nom. Un nom que l'on répète sans cesse. Il s'agit du sien, mais il en est devenu si détaché qu'il lui semble entièrement étranger.

Le compartiment subit une nouvelle secousse. Sa main gauche se resserre autour d'un petit sac en toile dont il avait oublié l'existence. Son regard y est attiré et il se demande pendant un moment s'il doit l'ouvrir. La mémoire lui revient et il s'offre un soupir. Un tout petit. Et, comme si le train et l'homme ne faisaient qu'un, la bête laisse, elle aussi, échapper un long souffle. Puis, elle commence à ralentir.

Le paysage s'est transformé. Une ville se dessine à l'horizon, entassant toutes ses maisons les unes contre les autres pour accueillir le nouveau venu ou l'habitant qui revient de loin. Elle se découpe contre le ciel gris, les toits sombres tailladant les nuages insensibles.

La femme et sa fille se préparent à l'arrivée, mais l'homme reste immobile. Ses doigts se resserrent davantage autour du sac. Des quartiers disparaissent presque aussitôt qu'ils apparaissent, faisant défiler leurs rues désolantes et désertes. Sans nom, sans visage, sans émotion.

Le train s'immobilise. Autour de lui, il entend les gens se lever, dans un brouhaha assourdissant, et quitter les compartiments un à un, martelant le sol de leur démarche assurée et jeune. Ils déferlent sur le quai à la droite du train. Il ne peut les voir, mais il les entend et cela est suffisant pour le pétrifier sur place. Il rencontre alors le regard de la femme, sur le point de quitter le train. La lueur

d'inquiétude qu'il y entrevoit lui rappelle sa destination, son but. Rassemblant toutes ses forces, il se lève et s'aventure, à son tour, sur le quai.

Le vent s'engouffre entre les trains immobiles, soufflant à gauche et à droite, ignorant toute logique. À travers ces bourrasques qui poussent l'averse sur le quai, inondant les voyageurs et leurs bagages, on se bouscule, on se tire et on ne s'excuse surtout pas. Au-dessus de sa tête, une pancarte, sur laquelle s'inscrit le nom d'une ville qui ne lui rappelle rien, se balance au rythme du souffle toujours plus puissant du vent.

L'homme porte la main à sa bouche et fronce ses sourcils broussailleux. Le roulement du train recommence à se faire entendre. L'immense bête gronde et s'éloigne en prenant de la vitesse. Le quai se vide de ses occupants, abandonnant l'homme et ses souvenirs vides.

Il lit et relit la pancarte, fait rouler les syllabes sur ses lèvres et les laisse fondre sur la langue pâteuse. Comme le train, le sac de toile, qu'il a oublié sur la banquette de son compartiment, n'est déjà plus qu'une sombre évocation qui s'enfonce dans les épaisses couches de brume constituant son esprit. Il baisse le regard. Il sent un léger picotement derrière ses yeux qu'il tente de faire disparaître en passant une main sur son visage. La pluie a détrempé son manteau et le froid s'infiltré sous sa peau, dans ses os.

Comme un rideau que l'on lève sur une scène, quelques secondes avant le début d'une pièce de théâtre, un vieux souvenir s'éclaircit. Des images nettes, aux couleurs vibrantes et à la musique vivante. La réalisation que ce souvenir apporte libère les larmes retenues jusqu'alors. D'un pas incertain, l'homme se dirige vers l'un de bancs en bois qui encadrent la porte principale de la gare. Il s'y installe, les mains sur les cuisses. Puis, il laisse échapper un soupir. Un tout petit.

LE PASSAGER

Terminus. Ça commence bien. Suzie a déjà des haut-le-cœur. Pas assez pour expulser vers le haut, mais juste assez pour lui rappeler qu'il y a un quelque chose de non-identifié dans son corps. Une toute petite honte. Elle croit que son malheur est écrit textuellement sur un macaron décorant sa veste rose. Ce matin-là, Suzie hallucine que tous les passagers de l'autobus 30 comprennent qu'elle ne gardera jamais cet amas de chair. Ils savent que demain, cet *alien* passera au four crématoire des crevettes sans écale. Rue St-Pierre. Suzie change de banc en se tenant au pilier de métal. Elle regarde par la fenêtre. La vitesse du véhicule moteur lui donne un air soul. Il fait chaud. Ça sent déjà la petite sueur. Elle s'assoit sur le *step* du fond. De cette manière, elle ouvre son grand angle pour épier les entrées et sorties des passagers de l'autobus. Ses yeux brillent d'un surplus hormonal. Elle illumine le véhicule moteur à en faire sonner la cloche d'arrêt. Ding! Stop. Désolé. Ce mardi-là, dans l'autobus 30, à 7h30, il n'y a que des travailleurs en *Big Bill* et des étudiants de la Polyvalente Jonquière. Ces passagers ne pensent à rien. Chanceux. C'est faux, dans le silence des *iPod*, certains réfléchissent à un nouveau plan cul, d'autres, à une solution suicide. Les autres pensent à une manière de cacher leur bulletin à leurs parents ou à trouver une manière de fumer du hasch avec une clé USB. Bref, de belles pensées vides. Suzie les envie. Boulevard Harvey. Le corps de Suzie est plein. Son stress lui donne envie de s'allumer une cigarette. Si elle le fait, elle aura l'impression de corrompre l'élément qu'elle va faire tuer dans quelques heures. Fière. Elle a envie de le montrer beau et frais au médecin qui va l'expulser. Rue St-Hubert. Dans les moments de silence sur bruits de fond de moteur, elle se sent comme dans un film de Léa Pole. Souriante, elle s' imagine des moments très poétiques de fille enceinte qui marche dans le vent sur une chanson française triste et évocatrice. Le tout, amplifiant avec bonheur son mal

de vivre. Boulevard du Royaume. Suzie a de temporaires seins énormes. Ses amies l'ont prise en photo avec un gilet col en V. Elle publiera ces clichés sur Facebook pour impressionner les garçons lorsque l'anesthésie sera terminée. Elle espère capter le Wi-Fi à l'hôpital. Au feu rouge, Suzie regarde les voitures de l'année, avec les beaux couples normaux qui regardent droit devant. Des beaux couples normaux avec une histoire dessinée comme une grande ligne droite et vide, comme une chanson de Kaïn. Rue des Étudiants. Suzie a peur de digérer trop fort dans l'autobus 30. Elle passe devant les Galeries Jonquière. Suzie prend ce même bus depuis 10 ans. Depuis sa puberté, elle fait sans cesse le même trajet du retour. Mode Choc. Elle se souvient avoir déjà pris ce bus pour aller s'acheter des petites culottes noires en paquets de trois chez Zellers. Elle les prend toujours noires. Comme ça, elle n'a pas besoin de séparer les bobettes pour les périodes de règles imprévisibles des périodes de grande chaleur au jus luisant. Toutes ces sauces s'estompent dans le noir. Elle a même déjà pris ce bus pour aller rejoindre son amour chez Rossy. Lui, avait acheté un Kiwi rouge et des écouteurs. Elle avait pris un microphone violet à cinq dollars et deux films de Pauly Shore. Suzie est grosse dans l'autobus. Elle espère une fausse couche. Rue Stanley. En contractant très fort les fesses sur le banc à chaque nid de poule, elle prie. Elle sait qu'à son arrivée à l'hôpital, elle va faire une *run* de vérification dans les toilettes, et une fois assise sur le siège, les joggings baissés, elle plissera un peu les yeux en fixant le fond de sa culotte dans l'espoir de la couleur rouge. Boulevard Harvey. Si la créature était sortie avant, elle l'aurait mise dans un mouchoir humide et elle l'aurait aimée. Une petite semence de cauchemar. Cela aurait moins perturbé sa vie en ayant cette grosseur. Elle l'aurait éduqué, baladant son prématuré dans son porte-monnaie, en le frottant contre l'argent, comme une photo de bébé Sears que l'on traîne par vantardise. Suzie pense à la différence entre un enfant et une tumeur. Dans les deux cas, elle aurait pris soin de les faire disparaître, de les rendre à l'état cellulaire, à l'état zéro. Rewind, stop, point de départ. Play : deux corps entremêlés, collés, des corps debout, habillés. Des semences séparées. Retournées dans leur case du corps respective. Son ovaire et son jus d'un côté, son sperme de l'autre. La lumière des débuts, les feux d'artifice du bon temps, les baisés acrobatiques. La première fois. Boulevard Harvey. À la place, elle écoute aléatoirement du rock dans

son lecteur mp3. À chaque pulsation de drums, Suzie resserre son utérus en chantant « Don't talk to me ». Elle espère que l'embryon sorte sans parler. Sans que personne ne s'en aperçoive. Comme une boule de pâte à modeler rouge ou bleu, fredonnant gentiment un air connu d'émission jeunesse. Elle aurait pu faire comme son idole GG Allin, qui en concert, baignait dans toutes ses sauces : brunes, jaunes et rouges. Suzie aurait avorté sur scène, avec un cintre ou du Ajax. Elle ferait passer son malheur pour de l'art. Suzie deviendrait une grande performeuse internationale et les étudiants, des grandes écoles d'art et de sociologie l'analyseraient, débattraient sur le sujet. Rue de l'Hôpital. Arrêt. Elle descend. Elle rit.

- 3^e prix -
Catégorie adulte

Catherine Thériault

SAGUENAY, 462 KM

La route est blanche. Elle est longue. J'ai l'impression qu'elle ne finira jamais et que je resterai prise au milieu de cette neige quelque part dans un champ tout blanc. Le gars à côté de moi ronfle depuis que nous avons quitté Montréal. La fille assise à l'avant nous a écoeurés pendant une bonne demi-heure avec son enthousiasme dégoulinant à l'idée de traverser le Parc pour la première fois. Madame n'est jamais sortie de son île et ne se peut plus de joie à l'idée de manger de la vraie tourtière. Je pense qu'elle a eu un orgasme quand j'ai dit « à cause » sans faire attention.

La route est toujours aussi blanche. Moi qui suis habituée aux grandeurs du Parc, à sa forêt, à ses lacs qui vous surprennent aux détours, à ses courbes, peut-être dangereuses, mais tellement douces pour qui se laisse bercer par elles, je ne peux pas aimer les étendues mortes qui séparent Montréal de Québec, elles m'ennuient trop. J'ai essayé de parler un peu au chauffeur mais c'est limité de ce côté-là, la discographie complète de Simple Plan joue à tue-tête depuis qu'on a franchi le pont.

Ça fait maintenant trois ans que je fais la route chaque année. Je sais que je la referai en sens inverse dans une semaine en étouffant, dégoûtée pour un autre douze mois du microcosme qu'est ma famille, ce clan de fourmis prisonnier de son aquarium. Chaque année, j'arrive comme le messie; on m'engraisse comme une vache qu'on mène à l'abattoir, on me montre à tout le monde comme une fierté et une honte, fierté d'avoir une grande fille qui réussit à l'extérieur, honte de provinciaux qui savent qu'ils ne sont pas assez bien pour leur jeunesse qui disparaît peu à peu, préférant les rues métropolitaines puantes aux sentiers de motoneige.

Arrivent les lumières de Québec, ses bretelles tordues qui me déposent près de l'université. Je paie le chauffeur, encore merci, soyez prudent. Dehors, je respire

un peu. Je ferai le reste du chemin avec mon frère jusqu'à notre famille suffocante que nous avons fuie le plus loin possible, chacun à sa manière. Je joue à l'artiste montréalaise pendant que mon frère mime l'étudiant branché de la Basse-Ville. Ma sœur aussi fuit, mais dans son trip de droguée quelque part aux États. Ça lui fait une belle excuse pour ne pas se pointer aux traditionnels étranglements familiaux. Mon frère arrive au rendez-vous, sans Sabrina.

– Est où ta blonde?

– Embarque pis laisse-moi tranquille.

Je ne suis pas très proche de mon frère. Il me laisse fumer un joint avant l'Étape, c'est le seul cadeau qu'il me fera. Seulement, la fenêtre doit être ouverte alors on gèle, je me gèle à défaut de parler. Je suis heureuse, je respire enfin la brûlure du froid. Je peux oublier vers où nous roulons tous les deux, muets et raides, on dirait deux morts dans un corbillard. Mon père nous appelle ses boules de Noël, ses beaux grands enfants qui reviennent au bercail en même temps que la dinde farcie. Comme les boules affreuses que nous avons peintes à six ans et que ma mère nostalgique accroche année après année aux branches de l'arbre, nous allons nous faire prendre par le cou et exhiber comme de belles décorations de plastique. Nous devons être présents, après tout, les photos de famille sans enfants, c'est triste. Parce que mon père sait que l'absence de ma sœur va prendre toute la place, nous allons fêter chez des cousins à lui qui ont des enfants encore plus dérangés que nous. Quand on compare...

La route est blanche, elle est belle. La fumée me monte un peu à la tête, j'ai froid brusquement, je monte la vitre. On roule vers la rivière, vers le fjord, vers notre fleuve à nous qui nous a dispersés un peu partout comme on vieillissait. Je regarde la route et j'ai la goût de vomir quand on descend des pentes un peu trop raides. Je pense à Marie-Julie quelque part en Arizona, sûrement défoncée et souriante. Mes parents disent aux voisins qu'elle étudie dans l'Ouest pour ne pas perdre la face. Je m'envolerai comme elle dans une ville énorme qui avale tout dès que l'ange quittera la pointe du sapin. Dès que nous avons eu l'âge de comprendre le mot *exode*, Marie-Julie, Nicolas et moi sommes devenus des oiseaux bizarres aux boussoles détraquées qui migrent chez eux juste une semaine par année, devoir filial oblige.

Nous nous sommes transformés en grosses boules de Noël fragiles qu'il faut cacher dans une boîte le reste de l'année pour ne pas nous casser.

– Nico, tu penses qu'elle fait quoi Marie?

– J'le sais-tu moi, elle fait chier tout le monde, c'est ça qu'elle fait.

– Ta blonde viendra plus, hein?

Nous ne disons plus un mot ensuite, et comme ça, mine de rien, à force de kilomètres et de silence fraternel, nous arrivons à Laterrière. Quand il fait beau, je préfère passer par La Tuque. Quand le lac apparaît comme une mer sous nos yeux, je sens que la voiture va basculer et nous y plonger. C'est magnifique et ça me fait peur, trop beau, trop grand, parfait pour se perdre. Laterrière et ses motels décharnés sont plus appropriés aux exilés comme nous qui reviennent la nuit comme des voleurs.

La route est noire et n'est plus longue du tout. Je souhaiterais qu'elle n'ait pas de fin et forme une grande boucle qui nous déposerait à Québec, à Montréal ou à Phoenix, question de bien nous faire sentir combien nous tournons en rond. Je nous imagine tous les trois avec des têtes de vautour, tournoyant vers le sol pour se percher sur un cadavre, et je me sens très fatiguée soudainement.

La route est noire, elle nous guide jusqu'à nos parents qui vont venir sortir leurs décorations préférées de leur boîte de métal pour pouvoir, pendant quelques jours, prétendre que tout va bien.

- Mention spéciale -
Catégorie adulte

Marie-Andrée Gill

UAPUKUN

Uapukun chausse du huit.

Uapukun se sèche les cheveux tous les matins.

Uapukun a un chat qui s'appelle Toyota et une auto qui s'appelle Minoune.

Uapukun ne parle pas ilnu. Elle a juste un nom ilnu et ça mêle tout le monde.

Ça la mêle aussi.

Uapukun aime pêcher les requins. *Les garçons-poissons-pas-fins.*

Uapukun, quand t'es avec elle t'as le goût de slush.

De la boire avec une paille cette fille-là, de la boire vite qu'elle te monte au cerveau.

Et qu'elle te laisse tranquille après.

Uapukun c'est la vie qui porte un toast.

Uapukun, c'est l'amour avec trop de mascara.

À l'école elle avait un surnom mais je m'en souviens pas.

Son ex l'appelait *Beauté*.

L'autre d'avant l'appelait *Namour*. Ou *Princesse*, quand il y avait du monde.

Et son premier chum l'appelait jamais (c'est pour ça qu'elle l'a laissé).

Sa mère avec sa langue chantante quelquefois l'appelait *Nukuss*.

Son père l'appelait « *La Torriseuse* » à la manière d'un nom de bateau.

Elle avait des rames sur les côtés du cœur.

Et un jour elle est partie.

Pas parce que ça allait mal ou quoi que ce soit, non, elle voit pas ça comme ça Upanukun.

Elle est simplement partie, comme partent les filles de cet âge-là, avec du noir sur les ongles et un mal de gorge d'adolescence avalée de travers.

Elle a pris quelques coquillages dans sa robe pour emmener l'odeur et les p'tits clics-clics que ça fait quand ils s'entrechoquent, et elle est partie.

Des fois elle m'appelait pour me raconter ses histoires au téléphone en faisant des ballounes avec sa gomme et ça faisait *pop* au milieu de toutes les phrases.

Six mois après, c'est là qu'on s'est donné rendez-vous, à douze heures de char de notre village natal, l'autre bord des lignes invisibles.

Mais avant, elle a connu James.

Elle l'a rencontré juste avant que j'arrive ce soir-là.

Je suis arrivée *live* dans un *timing* de sa vie.

Elle est tombée amoureuse tout de suite, dans l'instant, presque.

Ça sentait le brûlé dans le bar.

Il avait une guitare et des jeans troués, mais pas trop, juste un peu aux endroits où il faut.

N'empêche, on peut pas rivaliser avec un gars-guitare-jeans-trous.

Je lui en veux pas à Uapukun. Je sais ces choses-là, que des fois on appelle *amour*.

Il avait des pieuvres aux doigts.

Je sais ces choses-là, aussi, où on voudrait être un instrument de musique.

Il avait la tête baissée tout le long du show.
C'est fou comme il jouait bien.
Il ne l'a levée qu'une fois, et c'était pour la regarder.

Même loin, j'ai senti sur ma peau *l'électricité, la vie qui porte un toast, le sexe pleine lune et fourmis dans les jambes* qui passait dans ce regard.

C'était magnifique.

Trop peut-être.

J'ai senti tout ça et j'ai aussi pressenti que c'était un moment latent, une déflagration lente et calculée. J'ai vu tout de suite leur histoire comme un immeuble qui s'effondre au ralenti à la télé : tout le monde a déjà vu ça. Mais prends cette image étalée sur des mois et des mois, c'était déjà ça leur histoire. On sait comment ça finit quand ça commence. J'entrevois déjà leurs soirées de crise et de pleurs qui se solderaient toutes par un *je t'aime* et une baise intense et pleine de morve.

Plus tard, au téléphone, elle m'a ce dit qu'il goûtait ce James, à travers des reniflements et des trompettes de nez.

Il avait le goût d'une expression qu'elle aime bien. Il avait un goût de *revenez-y*.
Il goûtait pas quelque chose que l'on peut nommer, pas quelque chose de palpable, c'était flou.

Il goûtait *le retour*, qu'a disait.

Et le retour ça goûte toujours frais. Comme quand tu retournes par chez vous : les grands vents, l'océan, les algues et le limon qui sentent les œufs à la coque, c'est ça un goût d'y revenir, qu'a disait.

(Petite fille, elle s’amusait à penser que c’était un géant qui faisait bouillir ses œufs la nuit dans sa grande casserole-océan. Et le matin, il leur enlevait leur coquille par milliers et répandait une odeur de pet mouillé sur des kilomètres. Ça la faisait bien rire. Et la preuve que c’était vrai, les morceaux de coquilles d’œufs du géant, on en trouvait plein sur la grève en marchant le lendemain.)

Uapukun avait tout ce qu’elle voulait assez facilement. Avec ses cheveux sombres de grande ville en flammes. Avec ses *fesses-touche-moi-là* et ses *seins-sacrements*.

Ses collants mauves, ses ongles noirs, ses yeux miroirs, ses yeux pochés, ses yeux jaunes coulant dans l’assiette. Chaque jour, elle le vivait comme s’il n’y avait plus rien derrière ni devant.

Ça lui est arrivé juste une fois de vouloir se sécher les cheveux les deux pieds dans le bain.

Juste une fois mais ça lui a passé.

Le fameux soir du show, je l’entendais penser jusqu’ici. Elle se disait en regardant James :

« Si je sors avec lui peut-être qu’il composera une chanson avec mon nom dedans... »

...

Moi je t’aurais prise dans ma paume Uapukun, *petite fille fleur trop facile, walt disneyenne, petite folle aux longs cils*.

Belle petite fille mauve.

Je t’aurais prise juste là, sur mes ailes de rein n’était. Je te les aurais séchés tes grands cheveux sombres de New York en feu. Mais *loin loin* de tous les séchoirs carnivores et des gars-guitare.